HENRY BAUCHAU
JOUR APRÈS JOUR

JOURNAL D'*ŒDIPE SUR LA ROUTE* (1983-1989)



ACTES SUD

JOUR APRÈS JOUR

JOURNAL D'*ŒDIPE SUR LA ROUTE* (1983-1989)

"Ce livre reprend les pages du Journal que j'ai tenu en écrivant *Œdipe sur la route*, roman qui raconte les aventures et l'évolution d'Œdipe et d'Antigone entre Thèbes, lieu de l'aveuglement d'Œdipe, et Colone, où il devient un voyant.

Ce n'est pas seulement le Journal d'un écrivain. Pendant que j'écris le livre, j'exerce un métier, j'ai une famille, je vis et cherche à comprendre les événements, j'écris des poèmes, je fais des rêves et des rencontres. Tout cela agit et se mêle dans la progression du Journal.

C'est l'écriture elle-même qui m'a fait ressentir que la différence entre le monde extérieur et le monde intérieur était moins décisive que je ne l'avais cru. Le voyage accompli dans la vie ordinaire qui est la mienne ressemble à celui de mes personnages vers Colone. C'est le voyage de l'émondeur."

H. B.

Cette publication inaugure la parution en collection de poche Babel de l'ensemble des Journaux d'Henry Bauchau, dont le corpus complet couvrira quelque cinquante ans de vie intellectuelle et de création.

Né en 1913 en Belgique, Henry Bauchau est poète, dramaturge, romancier et psychanalyste. son œuvre est aujourd'hui traduite dans toute l'Europe, aux Etats-Unis en Chine et au Japon.

DU MÊME AUTEUR

Géologie, poèmes (prix Max Jacob), Gallimard, 1958.
Gengis Khan, théâtre, Mermod, 1960 ; Actes Sud-Papiers, 1989.
L'Escalier bleu, poèmes, Gallimard, 1964.
La Déchirure, roman, Gallimard, 1966 ; Labor, 1986 ; Actes Sud, 2003.
La Pierre sans chagrin, poèmes, L'Aire, 1966 ; Actes Sud, 2001.
La Dogana, poèmes, Castella, 1967.
La Machination, théâtre, L'Aire, 1969.
Le Régiment noir, roman (prix Frans Hellens, Prix triennal du roman), Gallimard, 1972 ; Les Eperonniers, 1987 ; Actes Sud, 2000 (nouv. éd. revue).
Célébration, poèmes, L'Aire, 1972.
La Chine intérieure, poèmes, Seghers, 1975 ; Actes Sud, 2003.
La Sourde Oreille ou le Rêve de Freud, poème, L'Aire, 1981.
Essai sur la vie de Mao Zedong, Flammarion, 1982.
Poésie 1950-1986 (prix de la Société des gens de lettres, Prix triennal de la ville de Tournai), Actes Sud, 1986.
L'Ecriture et la Circonstance, Chaire de poétique de l'université de Louvain-la-Neuve, 1988.
Œdipe sur la route, roman (prix Antigone, Prix triennal du roman), Actes Sud, 1990 ; Babel n° 54, 1992.
Diotime et les lions, récit, Actes Sud, 1991 ; Babel n° 279, 1997.
L'Arbre fou, récits-théâtre, Les Eperonniers, 1995.
Heureux les déliants, poèmes, Labor, 1995.
Etés avec Werner Lambersy, journaux, Labor, 1997.
Antigone, roman (prix Rossel), Actes Sud, 1997 ; Babel n° 362, 1999.
Prométhée enchaîné d'Eschyle, adaptation théâtrale, Cahiers du Rideau, 1998.
Journal d' "Antigone", Actes Sud, 1999.
Les Vallées du bonheur profond, récits, Babel n° 384, 1999.
Exercice du matin, poèmes, Actes Sud, 1999.
L'Ecriture à l'écoute, essais, Actes Sud, 2000.
Passage de la Bonne-Graine. Journal 1997-2001, Actes Sud, 2002.

Première publication : Les Eperonniers, 1992

© ACTES SUD, 2003
pour la présente édition
ISBN 978-2-330-08359-5

Illustration de couverture :
Dessin original de l'auteur
© Henry Bauchau

HENRY BAUCHAU

JOUR APRÈS JOUR

JOURNAL D'*ŒDIPE SUR LA ROUTE*
1983-1989

édition revue par l'auteur

ACTES SUD

Je remercie Marie Donzel et Laurence Sartirano
pour leur aide lors de la révision de cette édition.

à Marie-José

Pour aller où tu ne sais pas,
Va par où tu ne sais pas.

SAINT JEAN DE LA CROIX

1983

Novembre

"The valley of soul making." Keats exprime là ce que je vis jour après jour. La vallée de l'existence nous forme, nous forge. Actuellement pour moi sous le signe du vertige.

Détresse physique aujourd'hui et inquiétude intérieure. Passant devant Saint-Sulpice, j'entre pour aller voir *La Lutte de Jacob avec l'ange* de Delacroix. Touché comme toujours par la beauté, la gravité de la scène. L'homme précipite toutes ses forces dans la lutte, l'ange se contente de le contenir sans effort apparent, avec un magnifique geste de retenue. Je me suis assis dans la mauvaise lumière qui règne là et j'ai laissé l'œuvre me pénétrer, m'entourer, non sans une certaine tristesse. Le temps n'est plus pour moi de me lancer dans la lutte. Je n'ai pas non plus la grâce, la puissante réserve de l'ange. Il faut que je trouve ma place dans cet affrontement décisif, mais mon esprit ignore et mon corps ne sent pas encore où elle se trouve.

Dans une petite chapelle de méditation je lis : "Nous sommes un peuple de petites flammes qui s'allument l'une l'autre dans l'obscurité de la prière."

L. me dit : “C’est étrange de n’avoir ni père ni mère.” Puis après un moment : “Tu es mon père et ma mère.” Je réponds : “Ce serait la voie des deux Antigone.” Dans l’amour que j’éprouve pour L. et celui que je reçois d’elle, il y a toujours deux images : la femme du présent que l’âge atteint en même temps que moi, et la femme de vingt ans qu’elle a été, qu’elle est toujours d’une certaine et mystérieuse manière.

Hier, j’ai commencé à prendre des notes pour l’article d’*Etudes freudiennes* sur “Au-delà du temps des séances”. Des rapports souterrains et inattendus sont apparus. Ce ne sont encore que des notations brèves mais il y a là une matière qui ne demande qu’à prendre feu.

Dans une lettre, André Molitor me rappelle mon ancien projet d’écrire un roman sur la période de la guerre et ce qui l’a précédée et suivie. J’ai senti une sorte d’appel faisant écho à celui de L. pour que je reprenne ce projet, auquel en profondeur je n’ai jamais cessé de penser.

Je pense au manuscrit de la première version de *La Mort par le boulevard périphérique*, roman qu’à ma grande surprise je n’ai jamais pu reprendre ni même relire jusqu’ici.

Mi-décembre

Hier, faubourg Saint-Antoine, dans le couloir d’un cinéma porno, une petite fille balayait avec sa mère

le hall d'entrée avant la première séance. Sa petite tête naïve et charmante, son air appliqué, juste devant l'affiche qui annonçait : *Croisière pour couple en chaleur*.

Idée cette nuit d'un poème sur la gare du Nord, du temps où elle était une gare noire. Achevé ce matin une version du poème *Jardin des plantes*. Repensé au projet de roman sur la période de la guerre. Le vrai désir de l'inconscient, c'est un roman sans limites, celui de toute une vie. Je ne dispose pas du temps nécessaire pour cela et ne me sens pas prêt intérieurement à une telle entreprise.

16 décembre

Achevé *Jardin des plantes*, commencé le 1er décembre. La première idée confuse de ce texte m'est venue en juin en jetant quelques notes dans un cahier au Jardin des plantes. C'est le poème *Gare de Lyon* qui l'a suscité par le contraste entre deux endroits de Paris et deux façons d'écrire, le vers court et dense de *Gare de Lyon* s'opposant au verset long de *Jardin des plantes*.

Une belle journée de fin octobre m'a fourni les images principales et particulièrement les deux arbres, roses au sommet, jaunes et verts à la base. J'ai voulu y parler des dernières roses à cause de leur courage, que je ressentais physiquement, à affronter le froid. Les dahlias, parce que dans leurs derniers jours de splendeur ils évoquaient Max Jacob. La femme haute et impassible, le pigeon blanc parmi les

pigeons bleus, la petite main confiante de l'enfant, ce sont des choses que j'ai vues au cours de mes promenades dans ce jardin. Il y a des années, j'ai introduit une béatitude parmi celles de l'Evangile : "Heureux les déliants, ils seront déliés." Chose étrange, l'idée d'incorporer cette béatitude dans mon poème ne m'est venue qu'en le terminant, comme une façon de rendre justice à Freud et aux psychanalystes.

17 décembre

Je repasse voir *La Lutte de Jacob avec l'ange* à Saint-Sulpice. La manière dont l'ange contient la ruée de Jacob, celle des événements, celle du temps qui s'écoule, me touche profondément. Jusqu'ici j'ai surtout pensé au courage de Jacob ou à celui d'Hélène dans une magnifique scène du *Vagadu* de Pierre Jean Jouve. Il me semble aujourd'hui que l'attitude, toute de souplesse, de détente, de sourire intérieur, de l'ange n'est pas inaccessible.

Ensuite une exposition d'art celtique au Luxembourg. Quelques pièces très belles m'ont semblé proches de certaines statues étrusques admirées autrefois à Rome. Aussi de certaines œuvres des débuts de l'art grec. Comme s'il y avait eu, à l'aube des civilisations, une même lumière, plus fondamentale.

A l'entrée, une femme encore belle, aux cheveux gris, lève les yeux sur moi et me donne, sans que je le lui demande, le billet à mi-prix auquel ont droit

les gens âgés. Je lui en ai été reconnaissant et en même temps il ne m'a pas été agréable d'être ainsi catalogué. Les autres nous forcent à reconnaître ce que nous sommes et tentons d'oublier.

27 décembre

En Suisse chez Marianne et Christian. Un peu de neige ce matin, le gel et un soleil admirable. Je me promène dans les prés. Entouré d'arbres, un petit ruisseau à l'eau très claire, un peu plus loin une source qui sera captée bientôt par un tuyau. Dans les hauteurs, les glaciers couverts de neige. Joie de les revoir, joie dans le corps, car ici respirer l'air est un délice.

28 décembre

Journée de repos ce matin. Longue promenade solitaire après le déjeuner. Dans la forêt de sapins d'abord, puis dans les prairies où m'attire l'appel irrésistible du soleil. Dans la forêt, une qualité de silence que je n'ai plus connue depuis longtemps. On sent la présence silencieuse de la vie dans les arbres. Présence qui pénètre le corps et l'esprit et qui n'est pas formulable. Les jours calmes comme aujourd'hui, la forêt est habitée par elle-même. Les prés, les champs le sont toujours par le vent, le soleil et les nuages.

30 décembre

Repris *Gare du Nord*, poème commencé il y a quelques jours, mais trop fatigué pour y travailler longtemps. Une trouvaille, je crois : le kangourou blanc des névroses. Il m'est inspiré par une affiche dans la chambre de Rodolphe, représentant les divers types de kangourous. Derrière ceci, il y a un souvenir d'une patiente amie qui avait peur dans son enfance d'un kangourou imaginaire…

31 décembre

Je lis aujourd'hui des passages du *Peuple du désastre* d'Amouroux, sur les événements de 1940. Mon attention a toujours été attirée par la percée de Sedan. J'ignorais qu'une autre grande voie d'invasion s'était ouverte en même temps à Houx en direction de la vallée de la Molignée, de Senenne et de tout ce pays qui, depuis que mon père s'est installé à Godinne, est devenu le mien. Ces événements de mai 1940 ont marqué durement ma génération. Aujourd'hui encore j'appartiens à ce peuple du désastre. J'ai été touché au plus profond de moi-même et le suis toujours par cette impensable catastrophe.

Matinée où le soleil perce lentement la brume, longue promenade dans les prairies qui entourent le chalet. Au milieu de l'une d'elles, un vieil arbre se dresse, noir et griffu. Quelques grosses pierres à

ses pieds, amenées là quand et par qui ? L'orée d'une petite forêt, qui forme autour de l'herbe pâle une belle courbe, m'attire comme un souvenir confus. J'ai le sentiment d'avoir déjà vu ce lieu-là où je ne suis jamais venu, de reconnaître son charme, d'y avoir, peut-être en rêve, vécu un événement heureux.

Presque toujours entre mon être et ce qui lui importe le plus, la vitre invisible et résistante du moi, du quotidien, de la marche capricieuse de la pensée. Toujours la résistance à l'autre réel et quelqu'un, alourdi par sa carcasse, qui est incapable d'aller plus avant.

Bien que je sache que la mort approche, je ne puis guère penser ma vie qu'en termes d'avenir ou de passé. Le vrai présent demeure hors d'atteinte, sauf en quelques instants d'inspiration ou peut-être de respiration.

Repris le poème *L'Ebloui*, auquel finalement je ne change presque rien. *L'Ebloui* est né de l'échec d'un poème que je voulais écrire sur le thème du prince au couteau d'or amer.

L'été dernier, je me suis pendant dix jours épuisé sans succès sur ce poème et un autre sur le rire de Rembrandt dans un de ses derniers autoportraits. J'ai repris ensuite, avec un certain bonheur, le poème qui est devenu *La Sculpture*. Cela m'a rendu confiance et à ce moment m'est revenu avec force le souvenir du suicide de Théo Léger. J'ai commencé par un quatrain, un peu dans le style de Verlaine, qui m'a coûté beaucoup de peine et que je

trouvais bien. L., avec une justesse de vue qui m'a stupéfié mais à laquelle j'ai adhéré tout de suite, m'a conseillé de le supprimer. Peu à peu le reste a pris forme. Le reste est né aussi près que possible de ma vision et de la mort de Théo. Vision dont j'étais constamment tenté, pour des raisons de forme, de m'écarter mais à laquelle je n'ai pas cessé d'être impérativement rappelé, non par le souci du vrai littéral, mais par celui d'une vérité artistique supérieure.

1984

2 janvier

Rêve. Un combat. L'assaut est donné, les derniers défenseurs à bout de munitions se défendent avec de la musique. Celle-ci enlève leur force aux vainqueurs. Pacte de paix, au milieu duquel je m'éveille.

Le beau temps continue, ce que je n'osais pas espérer s'est produit. Chaque jour j'ai pu me promener au soleil. Aujourd'hui, Christian m'emmène dans un endroit d'où on domine le lac caché par les brumes et où nous sommes entourés par un vaste demi-cercle de montagnes enneigées. Au loin, le dôme du Grand Combin.

14 janvier

Il y a quelques nuits, je me suis éveillé sur cette sorte de comptine, que j'ai notée sans y rien changer :

Une maman qui pleure, ce n'est plus une maman
Les enfants sont consternés, ils ne savent plus que faire

Je ne me souviens pas d'avoir vu ma mère pleurer
Peut-être que c'est cela qui lui a manqué
Peut-être que c'est moi qui suis né consterné

22 janvier

Soixante et onze ans aujourd'hui. Mon univers est pour le moment dominé par les vertiges ou, peut-être, la crainte que j'en ai. Camille nous a apporté un énorme et merveilleux bouquet de tulipes roses, très pâles. Nous lui disons que c'est une folie. Elle rit, elle répond : "Je n'en ai jamais vu d'aussi belles, c'est pour ça." La profusion du bouquet. La profusion de la vie. La confusion de la mienne pour le moment.

Rêve. Dans un café. Un cheval, un pur-sang, passe devant moi avec un mouvement gracieux pour m'éviter. Il pose sa tête sur mon épaule, j'ai un peu peur de ses dents. Je suis pris avec lui dans un rouleau de fil de fer de plus en plus étroit. Crainte qu'il ne se blesse à la tête et ne prenne peur. Que faire alors, s'il se débat, s'il rue, enserrés comme nous le sommes ? En m'éveillant, je pense que c'est peut-être un rêve de naissance, qui me dit que l'esprit ne doit pas prendre peur, même si le passage par le vertige est étroit.

27 janvier

Aujourd'hui, à la fin d'un rêve perdu, cette phrase sur mes lèvres : "Si l'on sort de l'accidentel…"

Elle m'a paru, un instant, receler une merveilleuse promesse.

Sous un certain regard, l'œuvre est dérisoire si l'on y voit plus que l'action de l'arbre qui porte ses fruits. Pourtant je crois souvent que mon œuvre est une sorte de mérite et je m'attarde en regrets parce que ce mérite n'est pas reconnu. C'est une perspective de distribution des prix d'autrefois.

3 février

Je suis finalement parvenu à terminer mon article pour le numéro d'*Etudes freudiennes* : "Au-delà du temps des séances". Ce soir, très éprouvé par la fatigue et le vertige, je reçois un coup de téléphone de Conrad Stein, qui a déjà lu mon texte. Il me dit : "Ça vaut la peine de publier *Etudes freudiennes* si c'est pour publier un article comme le tien. Il est plein de choses qui éclairent singulièrement l'hétérogénéité du temps et les rapports secrets de l'analyse et de l'écriture." Grande joie de son adhésion à ce texte, qui m'a demandé un si grand effort intérieur et un tel travail d'écriture. Il a bien perçu que dans cet article la pensée est tout le temps soulevée par un mouvement sourd, celui de l'inconscient qui se cherche une issue. Conrad me dit, à propos de mes vertiges : "Il faut peut-être les considérer seulement comme un handicap." Il a raison, mais c'est difficile à intégrer dans la vie quotidienne car, si l'espérance est une vierge sage,

elle commence souvent par courir comme une folle.

4 février

Extraordinaire impression du *Henri IV*, de Shakespeare, mis en scène par Ariane Mnouchkine. C'est une plongée dans l'immense image de la vie et du temps.

Flaubert *(Correspondance)* : "La continuité constitue le style comme la constance fait la vertu."

10 février

Coup de téléphone de Dominique, qui a lu mon article et le trouve bon. Elle me le dit avec une telle générosité de cœur dans l'expression que j'en suis bouleversé.

Une patiente me dit qu'elle a cessé de prendre des tranquillisants et s'est trouvée mieux. Je dis, avant d'avoir eu le temps d'y penser : "C'est peut-être votre inconscient qui, n'étant plus arrêté par le barrage chimique, vient à votre secours." Elle rit, sceptique mais contente. Je pense soudain qu'après ce que Conrad m'a dit sur le handicap j'ai arrêté les médicaments anti-vertige. Depuis, je me sens légèrement mieux, c'est peut-être l'inconscient qui, voyant que je reprends confiance en mes propres forces, commence à me manifester les siennes.

Rêve fait il y a quelques jours : une jeune fille possédée, et son frère que j'essaie de protéger alors qu'elle tente de le mordre pour lui communiquer sa folie. Je m'éveille terrorisé, criant : "Voici les petits." Je vois en effet, dans le long corridor d'Archennes, apparaître de petits démons gris. Il me faut un long moment pour me remettre de mon effroi. Ce cauchemar est apparu après une journée très troublée par le vertige. Il a trait sans doute à mes terreurs enfantines pendant la guerre de 14-18 et l'occupation allemande. Le frère que j'essaie de protéger c'est moi-même.

12 février

J'avais intitulé mon article "La concordance des temps". Je dois chercher un autre titre, car celui-là a déjà été utilisé. Je m'arrête au mot "connivence" et propose à Conrad "La connivence des temps". Finalement Monique Schneider, consultée, trouve que "La connivence des temps" est juste et correspond mieux au texte. Quelques personnes ont lu l'article. Elles ont été sensibles aux idées que j'exprime et aussi au mouvement que je leur imprime dans le texte et qui est pour moi, avec le son de voix, ce qu'il y a de plus important dans l'écriture.

Les écritures de la nature, surtout celles des grands animaux et leur lecture par nos ancêtres préhistoriques, sont peut-être antérieures à la parole.

Après-midi au Jardin des plantes. Nous nous sommes assis un moment au soleil. Temps frais et

doux. De vagues souvenirs de journées de février dans la montagne me traversaient. Ces réminiscences et une espérance allègre du printemps se partageaient confusément dans mon esprit. Que Paris était loin et pourtant j'étais là, j'étais en lui comme j'étais dans le monde et peut-être en Dieu sans le savoir.

L'âge entraîne une perte de confiance dans les possibilités du corps. Il faut donc faire confiance à autre chose puisqu'on ne peut vivre sans confiance.

Qu'un jour nous soyons l'un sans l'autre, comment le croire ? Tout en sachant que cela sera, je n'y crois pas. C'est sans doute ce qu'on appelle l'espérance. Avec sa démesure, qui fait vivre.

C'est le grand nombre de choses que je n'envisage plus d'entreprendre qui manifeste que je sais maintenant que je suis mortel. Avant cela, je ne le savais pas.

Se confier aux forces inconscientes, c'est aussi se confier à toute l'expérience, peut-être à toute l'espérance des générations d'avant et, qui sait, d'après nous.

J'ai songé souvent ces dernières semaines à écrire un hymne au vertige. Il serait juste de louer ce vertige qui, en me faisant si peur, m'invite à compter sur mes propres forces et sur celles qui veillent autour de moi sans que je m'en doute.

Vertige. Vers-tige. Vert-tige. Vert-tigre : ici attrait et danger.

19 février

Au Jardin des plantes. La communauté du vertige. Nous sommes dans un monde vertigineux où cependant nous nous croyons stables. Le vertige me rappelle la présence, l'action continuelle, la nécessité de la pesanteur. Il me révèle mon insuffisance. Je ne me suffis pas, j'ai besoin d'une présence apaisée du monde, des objets, des autres. Le trouble que le vertige apporte dans ces relations me montre à quel point je dépends d'elles. J'étais dans une communauté d'existence avec mon corps, avec le monde, je l'avais oublié, je ne le savais plus.

22 février

Terminé ce matin avec grand plaisir la nouvelle d'Henry James *Un événement international*. Quel art de faire sentir les lieux, les mouvements du cœur et de la société. Quelle habileté à vous tirer en avant, à vous faire désirer la suite et la fin.

Je lis aussi *Les Dépouilles de Poynton*, que je ne connaissais pas. Admirable roman, tout en nuances, où le dit jaillit du non-dit, par nécessité semble-t-il.

28 février

Le temps nous pose avec de plus en plus d'insistance des questions auxquelles nous pouvons de moins en moins répondre.

Un informaticien me dit que ses collègues et lui-même parlent de l'ordinateur comme d'une personne. On attend ses confirmations, son jugement et, jusque-là, ceux mêmes qui ont le plus d'assurance dans la vie demeurent sur la réserve.

Je me souviens du temps où les textes des *Eloges* et de l'*Anabase*, introuvables en librairie, circulaient parmi nous de main en main, tapés à la machine. Nous avions vingt ans alors et cette forme de gloire valait bien un prix Nobel, même si elle était ignorée de Saint-John Perse.

Mes journées sont martelées par le vertige comme s'il voulait donner une forme nouvelle à cette matière que je suis. Une forme qui me fait peur, car elle me semble aller vers l'informe, alors qu'elle est peut-être seulement différente de tout ce que j'ai aimé, voulu et espéré jusqu'ici.

Me rappeler qu'il n'y a rien à espérer que l'espérance, ainsi que me l'a appris un de mes poèmes.

Les étranges cheminements du désir, qui partent peut-être de rêves dont nous ne savons plus rien, qui se présentent à notre porte, insistent, disparaissent, se mêlent aux intermittences de la pensée, passent parfois à l'acte pour redevenir ensuite inatteignables.

Le désir, cette attention submergeante.

Je relis depuis quelques jours *Les Ambassadeurs* d'Henry James, avec passion et admiration. C'est parfois long, mais les longueurs sont peut-être nécessaires à ce type de récit comme les chemins qui tournent pour arriver au sommet d'une montagne.

En face de *La Lutte de Jacob avec l'ange*, de Delacroix, je me suis demandé où était ma place actuelle. C'est le vertige, en ébranlant mes fondations, qui me l'assigne. Je dois lutter avec lui et demeurer sur la réserve de façon à entendre ce qu'il a à me dire. Etre à la fois en Jacob et dans l'ange tout en n'oubliant pas que je suis vieux maintenant, tout en étant encore un enfant. Il faut donc que je renonce à la merveilleuse assurance de chacun des deux combattants pour être au plus près de ce qui est entre eux.

Le plus important dans la lutte avec l'ange, c'est l'espace entre les deux combattants. Je ne suis pas cet espace, je suis en lui.

4 mars

A Beaubourg, où Hélène Cixous fait une admirable conférence sur la peinture. Je l'écoute à travers le vertige et j'entends une phrase se séparer des autres, venir vers moi : "Il faut espérer absolument." C'est celle que je devais entendre et pour laquelle je suis là.

Hélène dit encore : "La dorure et l'adoration. Ce qui dore et ce qui adore."

11 mars

Il y a deux jours, je suis allé au vernissage d'une exposition où Léo exposait deux statues et des dessins. Il a reçu des mains du préfet de police,

qui inaugurait l'exposition, le premier prix de sculpture. Le préfet, l'air stupéfait devant la *Jeune fille extraterrestre*, au front sillonné par une fente profonde, doutait manifestement du choix du jury. Cette statue est une enfant du désir préhistorique et n'appartient pas à l'univers bureaucratique. Le préfet a dit quelque chose sans doute d'élogieux à Léo qui, à ma grande surprise, lui a répondu et lui a serré la main. Exploit surprenant pour quelqu'un qui n'ose toujours pas entrer seul dans un magasin. Il était trop content d'avoir pu l'accomplir pour se souvenir de ce qu'il avait répondu au préfet. Avant son arrivée, il s'était retourné pour voir si j'étais là, derrière lui, à la place qu'il m'avait assignée déjà il y a plusieurs années dans son dessin du *Combat de Thésée avec le Minotaure*.

A Parc-Trihorn. Rêve plein d'images étincelantes. Qui disparaissent au réveil entre les mailles du langage. Laissant ces mots : la mémoire de mon futur. Ces mots ne cessent de me donner à penser alors que je croyais avoir perdu ce rêve.

Voilà près d'un mois que je n'ai plus pu écrire. J'ai été submergé par la fatigue, les vertiges, la peur surtout. Comme celle qui m'empêche de conduire encore, ce qui nous complique bien la vie. Le temps très beau, les promenades à la plage auraient dû m'aider. Je ne me suis pas aidé, comme j'aurais dû, par l'écriture.

Je retrouve dans un cahier un poème oublié :

Le feu, l'ami secret
qui fait l'ascension vive et l'amoureuse action
éclairant l'épouse admirable
par des mots d'amour mesurés

4 mai

Commencé un poème sur le thème : Lorsque le lendemain s'inquiétera de lui-même.

6 mai

Je reprends le poème, qui commence à prendre forme. Dans l'après-midi, au Jardin des plantes, parcours très agréable dans le jardin alpestre, où je ne puis m'empêcher de continuer à travailler mentalement au poème.

20 mai

Léo est toujours aussi passionné par les îles. Il a eu l'occasion d'aller sur l'une d'elles et m'envoie une carte postale où il me raconte, dans le style banalisé des médias, son voyage. Un lapsus calami exprime avec justesse ses sentiments car son récit débute ainsi : "Un matin de très bonheur."

9 juillet

D'un poème que j'abandonne, il me reste un quatrain qui me semble valable et exprime quelque chose de toujours vivant en moi :

Tu étais cette nuit très haute à mon chevet
Mère de majesté native et de silence

La lampe noire était sur ton aspérité
Un astre flamboyant de science et de prescience

22 juillet

A Belle-Ile-en-Mer, après un très long voyage en train qui m'a fort fatigué. Les premiers jours, je me suis senti mieux et nous avons beaucoup marché, car il n'y a pas de transports publics ici et, par une peur absurde des chutes, je n'ai pas loué de vélo.

Rêvé deux fois de maman. Je n'ai pu me rappeler que sa présence. Dans le premier rêve, elle paraissait puissante. Dans le second, un peu en retrait mais rayonnante. Cela correspond sans doute à un désir de protection que je ressens fortement. Il y a là une influence encourageante qui répond à mon désarroi actuel et parfois à ma déréliction devant le vertige. Comme si maman avait pris de la force et de la lumière intérieure dans la mort, ce que je crois vrai, bien que je ne parvienne pas à intégrer cette clarté et cette vigueur nouvelles.

23 juillet

Hier soir, dîner agréable avec Bernard et Marie-Claude, qui ont parlé de leur expérience de vente au marché aux puces et de leur métier actuel d'antiquaires. Jean-François était là aussi avec Odile. Il était gai, un peu espiègle, l'air, dit L., d'un Pierrot

lunaire. Odile, belle avec son air de reine. Elle a tenu ce rôle dans *Richard II*. Elle y était prédestinée peut-être. En tout cas, la reine était présente parmi nous, hier soir. Pour sortir de la fatigue, compter sur mes forces cachées, sur la prière. Penser plus au cher corps, essayer de l'entendre. Dès que je vais mieux, je cesse de l'écouter.

Ce matin, sur le petit rocher qui domine la mer un peu après la pointe Cardinale, nous avons eu un moment très heureux. Sans guère de pensées de mon côté. Sans parole, sans formulation, je sentais la mer, les rochers, les oiseaux et quelques petits voiliers au loin pénétrer en moi. M'envahir doucement, repousser l'ego au second plan, sans pourtant le rejeter. Je ressentais fatigue et vert-tige, mais le monde leur faisait face et l'emportait peut-être dans l'équilibre des présences.

Le vertige est un lourd fardeau, une attention portée douloureusement vers un point douloureux. Mais il me rappelle sans cesse que je ne suis pas mon propre centre. Que je n'ai cru l'être que par illusion. Que je suis dans un ensemble plus vaste, plus puissant, où mon passé et le temps qui me reste à vivre ne se sont pas séparés. Je ne comprends pas cette certitude qui n'est pas du domaine de la pensée, j'en ai seulement une perception, qui me semble assez sûre. Je souhaite de toutes mes forces être débarrassé du vertige. Pourtant il y a en lui quelque chose que je n'ai pas su jusqu'ici laisser agir et qui est peut-être du domaine de l'allégresse.

24 juillet

A la fin de la nuit, je vois en rêve la Sibylle. Elle m'ouvre la porte, tenant d'un air joyeux un manuscrit en main. Ce manuscrit est légèrement lumineux. Je m'éveille très heureux. Je me demande ensuite si la joie que manifeste la Sibylle se rapporte à un manuscrit de Pierre Jean Jouve ou à un manuscrit que je lui ai apporté. Incertitude bien caractéristique de mon indécision en face des signes qui me sont donnés. De mes doutes sur l'amour de la mère. Le rêve s'éclaire dans l'après-midi. Je vois comment entreprendre un nouveau roman, j'entends le son de voix qu'il aura. Je me dis : Vas-y, commence ! La résistance ne tarde pas à se manifester par quelques troubles. Mais je connais cela, je peux commencer. Le rêve m'a ouvert la porte.

25 juillet

Je termine aujourd'hui le *Journal* d'Ernst Jünger, *Soixante-dix s'efface*, qui m'a tenu compagnie une semaine. J'ai rencontré Jünger souvent, son écriture correspond bien à sa personnalité, à ses gestes, à la force et à la retenue de sa voix. On n'assimile pas la richesse d'un livre comme celui-là en une première lecture. Je devrai y revenir.

Je ne trouve pas le point de départ de mon roman. Le vertige dévore tout.

26 juillet

Rêve. J'aide à la libération d'un prisonnier. C'est d'abord un homme, il apparaît sous la forme d'un pigeon bleu qui est le Saint-Esprit. C'est aussi une femme, héroïne de la guerre de libération, emprisonnée à la suite d'un conflit avec les dirigeants algériens. C'est sous sa forme de femme que je l'aide à sortir. Dehors il y a un attroupement qui nous angoisse. Parmi les gens, mon oncle. Je lui dis : "C'est ici que je travaille." Je vois qu'il ne me croit pas et pense que je me conduis mal avec une femme étrangère. Comme dans le rêve avec la Sibylle, une porte s'ouvre. L'écriture, je le sens, est cette femme intérieure, emprisonnée. Il faut cependant surmonter les lourds obstacles du passé que rappelle la présence de l'oncle.

27 juillet

Beauté de Belle-Ile par le temps radieux d'aujourd'hui. De la terrasse, je vois l'entrée du port avec son petit fanal à tête rouge, trois pointes successives avec quelques maisons blanches, des prés pâles, un champ blond. En face de moi un rocher qui ressemble à un poisson géant bondissant de la mer. Ce pays m'est encore étranger, je le sens, je n'en vois que les apparences. J'ignore son histoire, ses habitants, sa flore, et pourtant il pénètre en moi. Je suis pour quelques jours encore un fragment, un moment de son existence.

Je repense au rêve d'hier. Toujours l'inépuisable thème de la libération, qui est le désir de l'écriture. Toujours la nécessité de sortir de la prison où on s'est fourré. L'écriture apparaît comme une héroïne de cette guerre de libération et même comme l'Esprit-Saint. Le rêve aussi connaît la mégalomanie. Quant au manuscrit du rêve précédent, avec la Sibylle, ce ne peut être que celui d'un livre encore à écrire, car c'est toujours le futur qu'elle m'a aidé à faire naître de mon présent et de mon passé.

De l'importance de l'image de l'oncle comme obstacle à la libération. L'homme de la lignée, de la possession, de l'industrie, de la conformité à un modèle extérieur. Celui qui est persuadé qu'il a toujours raison et que le droit est de son côté. Absolu dans le relatif, grand chasseur, d'esprit moderne pour certaines choses, ultra-conservateur pour le reste. Tout cela se trouve donc aussi en moi, avec la peur de mal me conduire, d'avoir l'air de courir une aventure avec cette femme interdite qui est l'écriture.

Il est vrai que ce thème des "Rois mères" et des années de la guerre m'arrête. Qu'en somme je ne suis jamais revenu par la pensée à ce temps-là. Serait-ce une période de ma vie que j'ai mise en prison et dont pourtant les épreuves m'ont fait devenir ce que je suis ?

28 juillet

Lectures : le début de *Feu la cendre* de Jacques Derrida. Admirable formulation que je ne puis

comprendre qu'incomplètement en première lecture. *Tao-tö-king* : Touché à chaque page, comme chaque fois, par la justesse, la solidité, la sobriété de cette pensée, malgré le passage certainement préjudiciable du chinois au français à travers l'allemand de Richard Wilhelm.

Au bout de la tige du vert-tige devrait apparaître un fruit. Ne pas vouloir, ne pas vouloir agir, laisser se faire. Whistler dit : "L'art advient."

Depuis le 18 juillet, jour de son anniversaire, L. écrit chaque jour un journal. J'y vois un signe de grande importance. Ce serait *Les Deux Antigone*.

"J'adorais ma mère, c'est mon père que j'aimais." Il a fallu toute sa vie à L. pour découvrir une vérité qu'elle a toujours sue. Qu'elle lance dans cette petite phrase rapide qu'elle oublie immédiatement, car elle s'étonne le lendemain quand je la lui rappelle. Nous sommes toujours à la découverte de nous-mêmes et le plus évident est ce qui nous est le plus caché.

Appeler les choses par leur "non". Les appeler par leur "oui", c'est sans doute la voie de la sainteté. Pouvons-nous encore aspirer à la sainteté ? Ou ne plus appeler les choses, nous laisser appeler par elles ?

29 juillet

Depuis quelque temps, le "que ton nom soit sanctifié", qui n'avait jamais attiré mon attention, a pris de la force et de la douceur. Je sens qu'il est à

réchauffer dans la profondeur de soi et de la vie quotidienne. Que ton “non” soit sanctifié est aussi vrai. Il me semble qu’il m’a souvent conduit sans que je le sache.

Comme il est drôle parfois, quand on peut s’en abstraire, de voir son ego à l’œuvre.

31 juillet

“Une ombre pour deux”, ce pourrait être une définition de l’amour.

Le vertige désarçonne quand on le découvre le matin, dès le réveil. Ce n’est pourtant qu’une limitation, une de plus parmi toutes celles qu’entraîne la pesanteur. Et nous vivons dans la pesanteur, nous en vivons même.

La beauté de Belle-Ile, j’ai moins le sentiment de la découvrir que de la retrouver. Comme si ce lieu m’avait déjà été familier en rêve et à travers mon amitié pour Théo Léger, qui avait trouvé ici le lieu privilégié de son imaginaire et, par périodes, de sa solitude.

Ce sont de justes obstacles intérieurs qui m’ont empêché d’écrire jusqu’à trente-six ans. Si j’avais pu pousser plus loin mes tentatives précédentes, je n’aurais rien écrit de valable. Le vertige poursuit peut-être aussi un but en m’incitant à concentrer mes forces sur l’écriture.

De ma terrasse, les trois caps, les trois anses, et dans le ciel très clair d’admirables nuages, blancs

au sommet, légèrement gris sur le ventre qui avancent ensemble comme une flotte pacifique. J'ai écrit pacifique, mais je m'aperçois que j'ai pensé à une flotte grecque. Je cherche pourquoi j'ai pensé à une flotte athénienne et pourquoi j'ai changé de mot. Je trouve que ce matin j'ai eu une sorte de vision confuse où je voyais Œdipe aveugle, assis au pied d'une colonne. A quelque distance, un garde armé.

Les premières esquisses du roman ne sont pas un succès. Je ne trouve pas le ton, je ne vois pas quelles sont les scènes de l'enfance et de la jeunesse qu'il faut évoquer avant le temps des "Rois mères". Quelque chose se déclenchera le moment venu.

La vie est un songe que je perçois en cet instant où un bateau s'incline sous le vent dans la troisième anse, tandis que la marée haute cerne d'écume les rivages. Ce songe est rapide comme le vol du goéland qui vient de passer sur un souffle d'air. Au même instant je perçois que ce songe et moi-même sommes aussi dans la réalité. Les deux perceptions existent ensemble, ne se confondent pas, puis celle du songe, plus fragile, se dissout. Il demeure qu'elle a été et qu'elle s'est même située en un point déterminé de l'espace, délimité à quelques mètres de moi par l'étagement de quatre fils de téléphone.

1er août

Le départ de Belle-Ile approche et suscite des regrets. Je n'aime pas les choses qui finissent.

Bergson, au cours de ses dernières années, ne pouvait plus compter son temps de travail par heures, comme je puis encore le faire, mais par minutes.

Ce matin, longue promenade à pied jusqu'à Borderune, village dont le nom m'enchante, puis, au-dessus de superbes falaises, jusqu'à l'ancien sémaphore. Soulagement d'être seul, après la vie à Paris, saturée de présences.

J'ai repris la lecture du *Portrait de M. Pouget* de Jean Guitton. La personnalité paysanne, sainte, éclairée par la science, de M. Pouget me touche par sa profondeur et sa simplicité. Il me semble, rapprochant ce livre de *Soixante-dix s'efface*, qu'Ernst Jünger aurait aimé le connaître.

Le renoncement, la douce et subtile indifférence au succès, c'est la voie difficile indiquée par le *Taotö-king*, par l'Evangile et, près de nous, par Mallarmé.

M. Pouget, durant les années les plus importantes de sa vie, a pratiqué par force, à cause de l'affaiblissement de sa vue, ce que Heidegger conseillait à Jünger : ne pas sortir de sa chambre. Devenu aveugle, il parcourait par la pensée les espaces du temps, des civilisations, des langues mortes, et ceux de la contemplation. Je regrette souvent de n'avoir pas plus parcouru le monde. Ce n'est plus possible, c'est donc bien le petit champ encore à ma portée que je dois travailler. Avec amour, s'il se peut.

4 août

Départ de Belle-Ile. J'ai vu avec une certaine tristesse s'éloigner la belle forme de l'île. Arrivée à Quiberon. La presqu'île est submergée, défigurée par le tourisme et les résidences secondaires. On a l'impression de traverser une banlieue assez riante, mais une banlieue tout de même. Carnac, cerné par les voitures, les minibus et les autocars, a perdu le caractère de grandeur sauvage dont j'avais gardé le souvenir.

A Auray, la gentillesse de deux personnes âgées qui nous aident à porter nos bagages jusqu'au quai. A Quiberon, une dame en voiture s'était déjà arrêtée pour nous proposer de nous déposer quelque part. A Quimper, un ouvrier nous apporte un chariot pour nos bagages. Que ces petites attentions ou protections discrètes rendent la vie plus légère.

Très belle promenade ce matin à la pointe de Tréfuntec. Conrad nous fait voir des eiders. Ils se laissent porter par la vague sur les rochers où ils atterrissent avec une douceur surprenante. On les voit aussi plonger longuement sous l'eau. Lumière très belle, temps frais, grands nuages qui peu à peu s'élèvent et se dissipent. Lumière plus forte qu'à Belle-Ile, très vive impression d'être cette fois sur le continent, soudés à de vastes espaces solides.

En revenant, je pense une nouvelle fois à la vision d'Œdipe aveugle, assis au pied d'une colonne. Je ne vois ni ses filles ni ses fils. Cela me rappelle que, cet hiver, j'ai envisagé d'écrire une pièce sur le

départ d'Œdipe et sa route vers Colone. Je me demande ce qu'il fait avec sa colonne, très loin, encore très loin dans mon inconscient. Comme s'il m'attendait.

6 août

L'élan qui m'a porté à entreprendre, peut-être prématurément, d'écrire "Les Rois mères" s'est interrompu parce que je n'ai plus eu de rêves guides. Une résistance est à l'œuvre et je fais mieux sans doute de me contenter de prendre des notes plutôt que de vouloir avancer coûte que coûte.

Voulant parler à L. et à Conrad de mon projet des "Rois mères", je dis : "Les Rois morts." Ce lapsus me frappe beaucoup et me fait comprendre que, pour le moment au moins, ce projet est mort en moi. Ou qu'il est au point mort comme l'ont été à leur début presque tous mes ouvrages.

J'ai envie d'écrire que j'ose bénir le vertige pour ce qu'il m'apprend, alors que mon plus grand désir est en même temps de m'en débarrasser. Maintenir vivante cette contradiction.

Toujours impressionné par la personnalité de M. Pouget. Figure vénérable par l'étendue de sa pensée, mais aussi par sa fidélité au peuple profond, immémorial, dont il est issu.

Une écriture de l'amour, voilà ce que j'ai peut-être tenté, mais souvent offusqué par les influences de l'époque et l'obscurité de l'ego.

7 août

La danse m'a toujours fasciné. C'est peut-être elle que j'ai aimée dans le ski, que j'ai beaucoup pratiqué sans jamais parvenir, ayant commencé trop tard, à un bon style. J'ai pourtant connu parfois en skiant la satisfaction intime de tout le corps lorsqu'il parvient aux gestes et au rythme justes. C'est avec les mots que j'ai pu m'approcher plus près de la danse. Il y a dans l'écriture, lorsqu'elle danse, cet abandon et cette retenue qui m'ont enchanté dans les *Vêpres* de Monteverdi, que nous avons entendues hier soir à la cathédrale de Quimper. Musique qui danse devant l'arche avec mesure, avec une politesse exquise dans l'acte de louange.

Que le vertige soit contemplation, parfois je ne le sais que par l'écriture et grâce à une réflexion de Dominique, qui m'a dit : "Ecrire, c'est ta façon de contempler." Il est vrai que là je m'adresse à un "toi" et que c'est d'un "lui" que s'élève la création. Sans doute y a-t-il dans la contemplation, comme dans la création, matière à vertige car on s'ouvre à un tout, à un plein et en même temps à un abîme.

8 août

J'écris sur la table de notre chambre. Parfois un rayon de soleil perce les nuages et vient réchauffer mon visage. Le bruit d'une perceuse vient de la

petite maison que l'on est en train de rénover. L. écrit en face de moi.

Il y a un bonheur dans cette heure calme et ce recueillement dans l'écriture. Je suis revenu, depuis notre arrivée à Belle-Ile, dans le monde de l'écriture quotidienne. C'est autre chose que l'inspiration, c'est plutôt de l'ordre de la respiration, de la marche, de la nourriture. Des rêves chaque nuit, que je ne puis noter. Je sens qu'il est juste de suspendre la continuation du roman en attendant que d'autres rêves viennent me guider.

Encerclés, réprimés, souvent déprimés par les mythes de la science et de la technique, voilà comment nous pensons.

Le matin de mon enfance où, seul avec maman en promenade dans le jardin, je lui ai dit : "Papa est l'homme le plus fort du monde", en frappant énergiquement le sol avec un bâton. Sans me répondre, elle a souri d'un air sceptique et un peu amer. J'ai traduit ainsi ce sourire : papa n'est pas plus fort que l'oncle, son cadet. Il est même moins fort que lui. C'est l'œil qui a vu le sourire, mais c'est l'oreille qui a entendu que papa était moins puissant que mon oncle. Ce n'est pas une pensée que j'ai formée, c'est une parole que j'ai entendue, qui est toujours dans l'oreille, qui y a suscité, par réaction, le poème.

Qui a prononcé cette parole, sinon moi-même, en qui elle existait déjà : "Mémoire de mon futur" ? Achevant d'écrire ceci, je me rappelle qu'à la fin de cette promenade, commencée si joyeusement,

je me suis mis à pleurer, car j'avais perdu mon bâton.

Dire qu'il m'aura fallu tant d'années pour que je m'aperçoive que, pendant la guerre de 14-18, papa était chômeur. Qu'il en souffrait certainement beaucoup, maman autant que lui, et que nous, ses enfants, en avons souffert avec eux sans comprendre. Peut-être était-ce cela que mon frère aîné ne supportait pas et qui était la cause de ses fréquents conflits avec le père. Est-ce pour cela qu'ayant toujours travaillé j'ai été si souvent obsédé par la crainte du chômage ?

10 août

Rêve où je vois un petit garçon qui marche le long de la mer sur un chemin sablonneux. Je le vois de dos. Il porte un short blanc. Il me semble que j'ai vu mon enfance marchant devant moi. J'ai même pu lui donner en rêve le short blanc qui m'a tant manqué depuis mon départ de Paris.

Le chemin sablonneux remonte sans doute à mes premières années d'école et à la fable *Le Coche et la Mouche*. Il me semble parfois en effet que, dans ma préoccupation d'écrire, de produire, je suis souvent la mouche du coche des forces souterraines.

Avec les Lafont à la plage de Sainte-Anne. Fin de journée, bleue, blonde, illuminée. Marché longuement au bord de l'eau avec L. et Elise. Jouissant de la mer, du soleil, de l'admirable paysage,

pris avec lui dans une globalité dont je faisais partie.

En revenant, Elise m'a demandé : "Tu es croyant ?" Après un moment de réflexion dont la longueur m'a étonné, j'ai répondu : "Oui." Et elle : "Alors il faut faire brûler un cierge pour ton vertige. Je n'aime pas ça, mais j'en ferai brûler un pour toi." L'idée m'a plu.

En rêve, j'ai jeté cette nuit un regard sur le gouffre insensé du poème.

11 août

Je vais jusqu'à la prairie de *La Sourde Oreille*. Descendant vers elle, je suis frappé par la force de silence qui émane des arbres. Du haut du mur de la haie, je vois que le pré est traversé par un mur de terre et de pierres. Le lit du ruisseau a été creusé assez profondément par un instrument mécanique. Ce n'est plus un ruisseau qui sinue et serpente, mais un fossé avec deux pentes en talus au fond duquel l'eau coule mais ne chantonne plus en allant de pierre en pierre. Cette action tranchante au sein d'un paysage qui avait été si justement modelé par le temps est caractéristique de ce qui se passe aujourd'hui partout. On bouleverse sans s'apercevoir qu'on brutalise. On n'a plus les moyens ni le goût d'achever, et de délicats équilibres entre l'œuvre de la nature et celle de l'homme sont rompus pour longtemps. Sans doute placera-t-on des